

LES ÉTATS DE LA PASSION SPORTIVE

Espaces sportifs, espaces médiatiques et émotions

Charles Suaud¹

Les caractères que l'on attribue spontanément aux émotions, tels que la spontanéité, l'instabilité, etc., constituent sans aucun doute un obstacle à l'analyse sociologique. La volonté légitime d'échapper à l'idée que l'emprise des émotions sur les individus rendrait toute objectivation impossible, pourrait conduire, à l'opposé, à la mise en œuvre d'un point de vue objectiviste et au choix des méthodologies les plus efficaces pour se protéger contre la force envahissante des affects. A cette difficulté propre à toute démarche sociologique, vient s'ajouter le poids des hiérarchies intellectuelles, sociales et culturelles, historiquement constituées, qui jettent sur les émotions sportives un double soupçon: le jugement négatif qu'une philosophie intellectualiste porte sur la dimension incorporée des affects, se trouve redoublé par la position faible que la pratique sportive occupe parmi les différentes modalités d'expression des émotions qui sollicitent explicitement le corps (expression religieuse, esthétique, ou autre). Comme le

¹ Professeur à l'Université de Nantes.

fait remarquer Vincent Crapanzano¹, les théories savantes sur les émotions rejoignent étonnamment le discours populaire pour penser que les émotions sont la partie la plus enfouie, la plus ineffable, mais aussi la plus “sauvage” de la “personnalité”. Cette philosophie que l’on trouve dans la théorie durkheimienne de l’évolution de la civilisation, est également au principe de la construction webérienne des types de pratiques humaines, selon laquelle, pour reprendre les termes de Jeanne Favret-Saada, “la catégorie de l’affect, ou de l’émotion, ..., est une catégorie résiduelle, destinée à coder ce à quoi les autres catégories ne peuvent suffire. La sensibilité est la faculté de l’âme chargée de gérer ce qui échappe à la raison et à la coutume”². Que l’on pense au fait que l’opposition Raison/Émotion sert aussi bien à la pensée savante que commune pour exprimer la division sociale entre classes cultivées et classes populaires, et l’on appréciera la force extraordinaire avec laquelle les jugements de classe peuvent s’appliquer à l’“analyse” des émotions sportives. A plus forte raison lorsqu’on a affaire aux manifestations sportives qui sont reconnues comme étant les plus en affinité avec la culture des classes populaires, –comme l’assistance “en masse” à des matches de football–, les conditions sont remplies pour que les présupposés sociaux les plus violents s’expriment en toute légitimité, sous couvert d’objectivation scientifique³. On est alors loin des exigences minimales d’une analyse sociologique.

Aux obstacles qui sont attachés au statut social des émotions sportives, viennent se combiner des réalités d’un autre ordre, qui touchent aux conditions inégales d’accès aux pratiques susceptibles de faire surgir ces émotions. Dès lors que l’on sort de la période de scolarisation, la majorité des individus n’entretient plus qu’une relation indirecte avec la compétition sportive, telle qu’elle leur est “retransmise” par les médias⁴. Ainsi s’instaure une double coupure

¹ V. CRAPANZANO, “Réflexions sur une anthropologie des émotions”, *Terrain*, n° 22, 1994, p. 110. L’auteur s’appuie sur les analyses développées par Catherine Lutz et Lila Abu-Lughod dans *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

² J. FAVRET-SAADA, “Weber, les émotions et la religion”, *Terrain*, n° 22, *op. cit.*, p. 104.

³ Sans invalider pour autant toutes les analyses développées dans l’ouvrage, on peut seulement faire remarquer qu’à lui seul, le titre du livre de Jean-Marie Brohm, *Les meutes sportives*, (Paris, L’Harmattan, 1993), contient un projet de disqualification morale et politique du spectacle sportif.

⁴ D’après un sondage effectué en 1975 (n=2000, 15 ans et plus), environ 20% des Français assistent “très” ou “assez souvent” à des spectacles sportifs, tandis que

avec l'événement sportif, d'une part en raison du procédé technique de la médiation télévisuelle qui "fait écran", d'autre part du fait de la séparation qui s'est sans cesse accrue entre le monde social ordinaire et l'espace sur lequel les champions, montrés à la télévision, sont préparés et entrent en compétition.

Il s'ensuit que les émotions ressenties par les téléspectateurs n'ont plus guère de lien direct avec l'espace réel de la pratique sportive. Elles ont leurs propres principes d'organisation qui relèvent en première instance de l'espace médiatique qui produit le spectacle, secondairement des conditions de réception du message sportif (en famille, entre amis, etc.). Continuer de parler sans plus de précautions d'émotions sportives à propos de situations aussi différentes ne peut qu'entretenir la confusion; la permanence de l'expression n'en possède pas moins des effets bien réels, ne serait-ce qu'en donnant l'illusion d'une continuité parfaite entre l'acte sportif initial et l'affect ressenti par le téléspectateur¹. C'est cette illusion de perspective que nous voudrions prendre pour objet d'étude, premièrement en restituant à l'acte sportif originaire sa spécificité et sa propre logique de production émotionnelle; deuxièmement en distinguant très nettement cette dernière des états affectifs que le spectacle sportif télévisuel peut susciter, à la différence de l'assistance en direct. Ainsi les émotions sportives ne sont pas traitées pour elles-mêmes, mais rapportées aux différents espaces sociaux sur lesquels elles sont produites. On voudrait faire apparaître les solutions de continuité qu'il y a entre les états de la passion sportive, en insistant tout particulièrement sur la spécificité des émotions ressenties par les sportifs de haut niveau².

près de 60% regardent à la T.V. ou écoutent à la radio, "très" ou "assez souvent", des retransmissions d'épreuves sportives, avec un minimum de 50% de cadres supérieurs et professions libérales et un maximum de 62% d'ouvriers. Les taux de pratique sportive régulière connaissent des écarts plus importants, qui vont de 18% chez les ouvriers à 45% chez les cadres supérieurs, in *La Distinction. Critique sociale du goût*, Paris, Éd. de Minuit, 1979, p. 238.

¹ C'est bien sur cette même illusion du continuum de l'espace des émotions que repose la généralisation hâtive selon laquelle des débordements de spectateurs (le plus souvent de football) autorisent les jugements les plus définitifs qui stigmatisent le caractère déstructurant de toute émotion sportive, à commencer par celle ressentie par le sportif lui-même.

² Les analyses qui suivent portent sur une population de sportifs français de haut niveau. Cet état de fait ne présuppose nullement l'idée que l'émotion sportive ou "la passion pour le sport" soient réservées à une "élite". Il repose seulement sur la volonté de mettre à profit les matériaux de recherche accumulés dans le cadre d'une recherche sur les sportifs de haut niveau en Europe, menée en collaboration avec Jean-Michel Faure.

1. Compétition et émotions

Un usage universel de la notion d'émotion sportive trouve sa justification dans le caractère totalement invisible, donc ignoré du grand public, de l'univers quotidien dans lequel les sportifs de haut niveau sont engagés, corps et âme. Ce que les médias "révèlent" - plus qu'ils ne montrent - de la vie des champions n'est pas de nature à restituer ce qu'il convient d'appeler "le travail du champion" au quotidien, l'image (ou le récit) étant trop braquée sur l'événement sportif, coupé de ses conditions de réalisation. De la même manière qu'il ne peut y avoir vente d'un tableau s'il n'y a pas un marché de l'art, l'acte de compétition, avec son incertitude et sa charge affective, ne peut se concevoir sans un espace de concurrence proprement sportive, sur lequel les véritables enjeux sont définis. On montrera dans un premier temps que les émotions sportives, telles que les athlètes les vivent, puisent leurs spécificités dans la structure particulière de l'espace de la haute compétition.

Un espace agonal séparé et hautement socialisé

Etre sportif de haut niveau, c'est, comme dit cet escrimeur international, "avoir le sentiment de vivre dans un autre monde". Au fil des sélections, au niveau régional puis national, et à la faveur d'une intégration progressive dans les clubs les plus performants ainsi que dans les structures d'entraînement réservées à "l'élite", les sportifs sont amenés à faire un travail sur eux-mêmes qui les fait se transformer physiquement, mais aussi symboliquement. Devenir un champion ne consiste pas seulement à se forger un corps performant; cet objectif n'est réalisable qu'au prix d'une conversion par laquelle il apprend à se mobiliser entièrement sur la recherche de l'efficacité maximum, et au bout de laquelle il finit par avoir une image de lui-même totalement rivée à son sport. Cette démarche suppose une véritable rupture avec les valeurs de la vie ordinaire, qui amène progressivement l'athlète à percevoir positivement un investissement hors du commun dans la recherche de l'excellence corporelle, et de mobiliser tout son être dans un projet sportif ("Au départ, je pensais que c'était vraiment perdre de l'énergie pour rien", sabreur à l'INSEP); on comprend ainsi que les mots les plus fréquents pour décrire le choix du haut niveau soient ceux de la vocation, comme pour cet escrimeur

qui, après coup, pense qu'il était "fait pour s'entraîner tout le temps". Ce sont sans aucun doute les gymnastes qui intériorisent le plus leur carrière sportive de cette manière. La rudesse de l'entraînement, le temps passé aux exercices, l'éthique attachée à cette discipline que les recrues partagent largement en raison de leurs propres valeurs de classe, tout concourt à ce que le monde de la gymnastique soit vécu comme un espace clos, qui exige un investissement de toute la personne, sans retenue ni partage: "Si on veut réussir en gym, c'est clair, ce n'est pas une heure de temps en temps. On sacrifie tout le reste, aussi bien la vie de famille que les relations avec les copains. On se détache de tout, c'est un peu une vie de moine" (ancien international de gymnastique, 30 ans), ou encore "La gymnastique, c'est magique, c'est pas ordinaire... Tu as une vie un peu en marge, un peu en dehors des choses, un peu en dehors du monde" (ex-international, 31 ans)¹. L'accès à ce monde séparé, avec toutes les transformations individuelles qu'il exige, est une condition *sine qua non* pour qu'un athlète trouve un intérêt quelconque à s'y investir et puise en lui-même les ressources nécessaires, à la fois physiques et mentales, à l'obtention d'un résultat hors du commun. Le caractère extraordinaire de l'émotion ressentie par le sportif de haut niveau est subordonné à la structure très particulière de l'espace de compétition sur lequel il est engagé et qui, seul, peut produire et concentrer sur certains événements une aussi "forte intensité émotionnelle".

Pour être séparé, l'espace sportif de haut niveau n'en n'est pas moins fortement socialisé. Même si l'athlète est nécessairement centré sur lui ("C'est quand même égoïste une carrière de sportif de haut niveau!", ex-international de gymnastique), le sens objectif de sa pratique est résolument social. La compétition sportive internationale n'est pas uniquement une affaire d'organisation d'épreuves; elle relève d'une institution au sens fort du terme, c'est-à-dire d'un système permanent de règles, explicites ou non, qui définissent le statut du sportif de haut niveau, qui situent l'importance des enjeux des épreuves sportives² et qui commandent "l'intensité émotionnelle" objectivement engagée dans chacune d'elle, à la hauteur des attentes

¹ B. PAPIN, *Conversion et reconversion des gymnastes français de haut niveau*, Université de Nantes, mémoire de D.E.A., direction J.-M. Faure, septembre 1995, t.II.

² Philippe Omnès, fleurettiste au palmarès international important, fait nettement la différence entre les Jeux Olympiques "où on représente la France, même en individuel", et les championnats du monde où "on est là pour soi".

sociales externes. A la différence du joueur de club de très bon niveau qui lutte pour lui-même ou pour son club, le sportif de haut niveau¹ est pris dans un réseau de relations complexes, faites d'une délégation de pouvoir et d'attentes fortes, qui le transforment, malgré lui, en un héros national, pour ne pas dire, du moins dans le cas de la France, en un héros d'État. Les expressions peuvent varier suivant les individus qui parlent de "fonction de représentation", de "deal avec la société" ou encore de "mission", l'idée d'une "pression symbolique" qui s'exerce sur le champion est exprimée par tous. Didier Flament, ex-champion du monde de fleuret en 1978, exprime excellemment cette réalité sociale du sport de haut niveau en distinguant "la décharge brutale d'émotion" que peut ressentir un sauteur à l'élastique, et l'émotion, totalement autre mais non moins intense, que ses exploits lui ont procurée et "qu'on ne trouve pas dans la vie professionnelle habituelle"; celui-ci déclare avoir "trop le sens de la protection de son corps" pour s'adonner au saut à l'élastique qui se situe "trop au-delà de ce [qu]'il estime être un état émotionnel de société" ! Ce qui fait précisément la force expressive des sports est moins à rechercher dans leurs caractéristiques intrinsèques qui mettraient le saut à l'élastique au sommet de l'émotion, que dans les relations par lesquelles des groupes de toute nature cherchent à imposer leurs valeurs et leur vision du monde social dans la pratique sportive. Le plus souvent invisibles, ces relations ne se voient jamais tant que lorsque l'institution sportive ne parvient plus à retraduire ces pressions extérieures en règles homogènes, cohérentes et universellement respectées. La guerre d'institution lancée autour de la question de la professionnalisation du rugby en donne une parfaite illustration.

¹ Il n'est question ici que des sportifs français de haut niveau. La comparaison avec les sportifs d'autres pays ferait apparaître différents types de relations entretenues avec la communauté nationale.

Pratique compétitive et passion sportive

Faite par et pour l'espace du sport de haut niveau, la façon de s'assumer comme champion résulte d'une intériorisation des conditions de vie et de travail quotidiennes qui enveloppent les athlètes et les plongent dans "un autre monde" doté de ses propres enjeux, de ses rythmes et calendriers particuliers et de ses valeurs. Il existe tout un vocabulaire qu'on pourrait dire d'institution, qui donne à chaque sportif les catégories d'appropriation et d'aperception à l'aide desquelles il peut décrire sa situation et donner du sens à sa vie. Les difficultés pour analyser cet aspect caché de la vie du champion viennent précisément d'une diffusion de ces catégories au-delà de l'espace où elles ont été construites et sur lequel elles prennent sens à strictement parler. Les mêmes mots sont repris dans des contextes de plus en plus éloignés de l'espace de la pratique elle-même, par des individus qui ont toujours partie liée avec le sport, tels que les journalistes ou les publicitaires, mais pour des raisons qui peuvent avoir de moins en moins à faire avec le sport. L'illusion du consensus produite par ces glissements de mots qui font la force de la retransmission télévisée d'une épreuve sportive ou d'un spot publicitaire, doit être interrogée, afin de revenir au sens premier que ces mots puisent dans la pratique des sportifs de haut niveau. A titre d'exemple, nous prendrons les usages que ceux-ci font du mot "passion", auquel les journalistes recourent souvent.

Dans la bouche des sportifs, la "passion du sport" est invoquée à propos de réalités différentes, mais qui touchent à des fins qui sont proches et qui consistent en un travail symbolique d'enchantement d'une expérience humaine hasardeuse, coûteuse en énergies et extrêmement déterminante pour l'avenir. Relevant d'une logique de la dénégation, la passion est au sportif de haut niveau ce que la vocation était au séminariste des années 50¹. Elle vient spontanément à l'esprit du sportif pour "justifier" deux séries d'événements, les uns attachés à l'entrée dans la carrière, les autres aux conditions de travail et d'entraînement.

Le mot passion arrive très spontanément dans les récits de carrière faits par les athlètes qui trouvent là le moyen d'assumer leur destin dans la croyance indispensable d'un choix autodéterminé:

¹ C. SUAUD, *La vocation. Conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Éd. de Minuit, 1978.

“Mon père me suivait dans les compétitions. Je sentais que c’était ma voie. Comme je voulais faire quelque chose dans le sport, c’était bien tombé” (escrimeur, médaillé olympique). Du point de vue du sportif, l’invocation de la passion sportive sert à affirmer comme “inexplicable” une orientation vers une pratique de haut niveau que l’on peut, dans le même temps, décrire en une suite plus ou moins cohérente de rencontres et d’influences de toute sorte. Ce que le registre du hasard exprime dans un souci de banalisation de l’extraordinaire¹, celui de la passion l’affirme de manière plus dynamique, comme une force intérieure qui pousse à agir et qui rend méconnaissable ce qu’il a de social dans la genèse d’une vie de champion :

C’est moi qui ai dit, à 7 ans, je veux faire de l’escrime!... Je crois que c’était une passion que j’avais... C’est inexplicable. Il n’y a pas de raison. Mon père (officier de gendarmerie) était sportif et pratiquait le tennis... J’aurais pu dire: “Je fais comme mon père”. Par ailleurs, mon frère aîné faisait de l’escrime et j’avais beaucoup d’admiration pour ce frère. Mais je n’ai pas le souvenir d’avoir pensé: Je fais comme lui” (escrimeuse, médaillée aux J.O. de Tokyo).

Bien que recueillies *post festum*, ces déclarations d’athlètes sont à comprendre comme le résultat de transformations symboliques qui se sont réalisées tout au long de l’histoire sportive et qui sont à prendre comme des conditions *sine qua non* de l’entrée sur l’espace de la compétition internationale.

On trouve un autre usage du mot passion que les sportifs attachent, cette fois-ci, à la description de leurs conditions d’entraînement. La dénégation opère ici une opération de transmutation symbolique d’un travail de perfectionnement physique, –telle est bien la finalité de l’entraînement–, en un processus positif de réalisation de

¹ Si l’on pense que l’entrée sur l’espace du haut niveau fait pénétrer les sportifs dans un univers où la recherche de l’exploit et la fréquentation d’individus exceptionnels relèvent de la pratique quotidienne, on comprend qu’après coup, les athlètes de haut niveau perçoivent cette orientation comme quelque chose de banal. L’invocation du “hasard” a aussi pour fonction d’occulter ce qu’un tel destin doit au milieu social. A la question de savoir quels furent ses débuts en escrime, cet athlète hautement confirmé répond “Vraiment par hasard. A 7 ans et demi, mes parents sont allés voir le médecin de famille qui connaissait le maître d’armes et qui leur a dit : ‘Faites-lui donc pratiquer l’escrime. Le maître d’armes du club est un excellent pédagogue’. Et c’est comme cela que j’ai commencé ... Mais ça s’arrête là. C’est-à-dire que ce n’est pas un sport que l’on pratique à l’école primaire”.

soi. Décrites pour elles-mêmes, les séquences d'entraînement risqueraient d'apparaître comme un travail douloureux, fastidieux, à la limite du supportable. On comprend ainsi que le mot passion puisse être associé à une évocation des séances d'entraînement, comme pour en évacuer la pénibilité. Telle est la signification qu'on peut donner à la déclaration de cette nageuse de niveau international où le mot "passion" vient clore, de manière étonnante en apparence, une série de remarques fort réalistes sur la vie quotidienne de l'athlète:

Je ne sors pas beaucoup. A tous ces trucs-là, je n'y vais pas beaucoup. Des petites bouffes chez untel, regarder des cassettes, là j'aime ça. La natation pour moi, ce n'est plus du loisir, ce n'est pas une obligation non plus. C'est pas une corvée, je ne le vis pas comme cela. C'est une passion, et c'est différent.

On retrouve de nombreuses associations de ce type chez les gymnastes qui ne peuvent supporter la longueur et l'intensité des entraînements qu'à la condition de les sublimer en un projet positivement assumé:

Tu as des sports comme la natation et la gymnastique, car dans les autres sports ils peuvent prendre un mois de vacances et ils reviennent au top niveau. Alors que la natation et la gym sont des sports difficiles qui ne te laissent pas le temps de vivre à côté. Ce ne sont pas des sports "pro" et quand tu t'arrêtes, tu n'as rien. Eh bien, dans ce cas, c'est la passion qui te fait courir. Tu ne le fais pas pour l'argent, pas pour la gloire. C'est juste pour le plaisir (ex-international de gymnastique, 27 ans).

Vus sous cet angle, les sportifs de haut niveau paraissent doublement fragiles; non seulement dans leur corps qui peut avoir des défaillances à tout moment, mais aussi dans les ressources symboliques nécessaires pour se reconstruire un moral et un physique de champion. Et, comme le dit cet autre gymnaste, ces fragilités peuvent s'ajouter: "Si on était plus intelligent, je pense qu'on se casserait moins". Parce que la réalité la plus objective du sportif de haut niveau est ainsi fondée sur une construction symbolique qui nie les conditions d'existence tout en les exprimant, on comprend que la notion de "passion sportive" soit ambivalente et qu'elle puisse laisser transparaître la pénibilité de la condition d'athlète qui ne peut

s'avouer légitimement au grand jour¹. La passion se double alors d'un sens quasiment mystique de souffrance sublimée qui fait dire aux sportifs français, après une contre-performance, qu'ils vont redoubler d'efforts et de travail.

L'émotion de la victoire

Espace de compétition par définition, le sport de haut niveau est orienté vers l'affrontement pacifique. Selon cet escrimeur, "en match, il faut tuer l'adversaire, mais sans passion". La pratique du sport de haut niveau offre un cas exceptionnel de socialisation de pulsions, par l'intermédiaire d'une institution qui permet la manifestation légitime d'agressivité, selon des formes acceptables parce que techniquement codées et socialement valorisées².

Ce que l'on a peut-être trop tendance à réduire aux manifestations visibles des sportifs laissant libre cours à leurs émotions (pour ne pas parler de leurs "débordements"), demande à être regardé par l'autre côté du décor, qui donnerait à voir l'énorme travail d'institution par lequel les sportifs apprennent quotidiennement à mobiliser autant qu'à canaliser leurs pulsions³. Ce pilier de la ligne avant de l'équipe nationale de rugby décrit avec précision les exercices qu'on pourrait qualifier de spirituels par lesquels s'opère la "montée de la tension" d'avant match, et qui présentent, tout comme les exercices mystiques⁴, les mêmes difficultés de communicabilité:

¹ Une comparaison intéressante serait à faire sur le traitement symbolique de dénégation de la souffrance observé chez les sportifs et les musiciens. L'idéologie du "génie" ainsi que les représentations de la compétence interdisent à ces derniers de reconnaître pour ce qu'elle est la souffrance physique. Sur ce point, cf. R. ALFORD, A. SZANTO, "Orphée blessé. L'expérience de la douleur dans le monde professionnel du piano", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 110, 1995, p. 56-64.

² Nous reprenons à notre compte les analyses de Norbert Elias concernant le processus de "libération contrôlée des émotions", mais en les intégrant dans une théorie du champ de la pratique sportive telle que Pierre Bourdieu l'a élaborée. Cf. N. ELIAS, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

³ Cette notion de socialisation des pulsions et le problème des rapports entre les institutions et le désir sont abordés dans l'avant-propos dialogué entre Pierre Bourdieu et l'auteur, du livre de J. MAÎTRE, *L'autobiographie d'un paranoïaque*, Paris, Anthropos, 1994, p. V-XXII.

⁴ De même que Jean-Pierre Albert constate l'étonnant contraste entre le caractère souvent affirmé de l'incommunicabilité de l'expérience mystique et le fait que "le mysticisme est bavard, à tout le moins fécond en transpositions écrites", il y aurait

Au vestiaire, il y a la préparation psychologique qui est très importante, notamment pour les avants. Cette préparation est obligatoire car il faut qu'on se surpasse et donc que le moral suive... Il y a une énergie qu'on essaie de retenir un maximum, en faisant monter la pression, comme on dit. On se concentre, on fait monter la pression, on essaie d'avoir le stress, d'avoir le nœud au niveau de l'estomac, et une fois qu'on pénètre sur la pelouse, il faut tout faire exploser, c'est ça qui est fabuleux... C'est quelque chose de fabuleux mais qu'il faut vivre. Soit il faut être acteur, ou soit on est spectateur, mais de très très près. C'est quelque chose qu'il faut vivre... c'est difficile à raconter.

L'analogie avec l'expérience mystique n'est pas de pure forme. Si le virtuose religieux doit inscrire dans son corps un état spirituel extraordinaire, le sportif de haut niveau doit se construire un état mental hors du commun capable de conduire à l'exploit physique tel que l'organisent et le programment les règlements et le calendrier sportifs. "C'est quelque chose qui est relativement intime et qui donne des frissons qui passent dans le dos" (idem).

Cette concentration d'énergies converge vers le temps fort de la compétition, et éventuellement vers celui, aussi intense que bref, de la victoire. Les explosions de joie qui saisissent les athlètes victorieux ne peuvent se comprendre (ou, pire, apparaissent comme des comportements "infantiles" ou "déplacés"), tant qu'on ne les rapporte pas à l'immense travail et à la somme impressionnante d'efforts consentis pour accéder au succès. Et l'émotion ressentie sera d'autant plus vive que la victoire survient au terme d'une épreuve à laquelle l'espace mondial de la compétition sportive accorde la plus haute signification. C'est la raison objective pour laquelle les sportifs de haut niveau font une différence entre les J.O. et un championnat du monde. Si ce dernier est devenu une source accrue de gains économiques, les premiers restent l'objectif le plus convoité pour ses profits symboliques: "c'est le rêve". Il n'en reste pas moins que dans une jeune carrière, la conquête d'un titre national, surtout quand il est le premier, peut conduire l'athlète au sommet de l'émotion sportive.

lieu d'analyser les tensions internes aux innombrables récits qui cherchent à diffuser très largement les exploits sportifs, tout en affirmant leur caractère légendaire et hors du commun (cf. les "fabuleuses histoires" du rugby, football, etc.). Cf. J.-P. ALBERT, "Hagio-graphiques. L'écriture qui sanctifie", *Terrain*, n° 24, 1995, p. 75-82.

Telle est l'expérience de cet escrimeur qui fit sa carrière durant les années 80:

J'ai un respect fou pour mes maîtres d'armes. Le jour de ma première finale en championnat de France, j'avais écrit à mon maître d'armes: "Merci. C'est grâce à toi que j'ai connu quelque chose d'exceptionnel". Cette joie qui dure 3 à 4 secondes, quand on arrive à l'objectif qu'on s'est fixé. Pendant 3 à 4 secondes, on habite au ciel ! Ce sont des plaisirs indescriptibles et c'est extraordinaire. Ça dure 3-4 secondes, après on revient très vite sur terre. Mais c'est fabuleux. Cela fait vivre bien, cela fait vivre mieux.

L'émotion de la victoire est l'émotion d'un instant, mais qui n'existe qu'au terme, toujours provisoire d'ailleurs, d'un investissement individuel et collectif qui canalise au niveau d'un athlète les énergies contenues dans l'espace de la compétition sportive nationale et internationale.

2. Médiatisation et recreations de l'expérience sportive

Le choix de rapporter systématiquement des émotions sportives aux espaces de la pratique rend impossible le recours à un modèle linéaire selon lequel une expérience originaire pourrait être communiquée à des individus éloignés à la fois physiquement et psychologiquement des conditions de la production initiale. En réalité, l'interrogation concernant la diffusion télévisée est double: s'il faut chercher à savoir comment l'illusion d'une continuité est créée (ne dit-on pas que "tel match 'est' sur TF1" !), on doit faire l'hypothèse d'une série de ruptures par lesquelles les conditions d'appropriation d'une épreuve sportive, sous la forme transfigurée d'un spectacle, ainsi que le contenu de ce qui est reçu, changent radicalement de nature. Cela revient à dire que tout spectacle sportif télévisé est, d'une certaine manière, produit deux fois, une première fois par les multiples organisateurs et gestionnaires de la manifestation et une seconde fois par tous les professionnels chargés de la production et de la diffusion des images de la compétition¹. Reste à poser la question des ultimes

¹ P. BOURDIEU, "Les Jeux Olympiques. Programme pour une analyse", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°103, 1994, p. 102-103.

recréations que les téléspectateurs en font, sur la base de leur capital culturel, tant scolaire que sportif. Si les émotions ne sont pas absentes de ce type de consommation culturelle, elles n'ont plus guère de point commun avec celles que les sportifs de haut niveau éprouvent.

Un changement de terrain

En tant que produit culturel, le spectacle sportif télévisé répond à des exigences techniques et à des contraintes économiques et sociales qui sont attachées au champ de la production télévisuelle. Si les enjeux économiques énormes engagés dans la diffusion télévisée de spectacles sportifs sont connus parce que souvent publiés¹, il n'en va pas de même des multiples choix qui sous-tendent le travail de construction des images, et qui dépendent aussi bien des résultats de la négociation du cahier des charges, de l'état des moyens techniques disponibles que des goûts et savoir-faire des journalistes. Il faudrait généraliser à la "spectacularisation" ordinaire des sports, les études extrêmement précises que Françoise Papa a effectuées sur la diffusion par les télévisions françaises des J.O. de Barcelone (1992), d'Alberville (1992) et de Lillehammer(1994)². De ses analyses, il ressort que les images diffusées doivent plus aux positions concurrentielles occupées par les chaînes nationales de T.V., ainsi qu'à la division du travail entre les médias qui, comme cela a été déjà analysé, s'exerce au profit de l'image sur l'écrit³. Par exemple, à la différence de Canal+ qui choisit de transmettre en continu (22 heures sur 24) pour couvrir les J.O. de Barcelone, TF1 fit pratiquement l'impasse du direct (hormis la cérémonie d'ouverture et quelques grandes finales), au profit d'une formule "Club olympique" consistant à diffuser des résumés à trois moments de la journée. On en voit immédiatement les

¹ Il y aurait lieu de s'interroger sur le fait que, au sujet de l'argent investi dans le sport, les titres des ouvrages universitaires et ceux des magazines se répondent étrangement. Sous des allures distancées, bon nombre d'analyses empruntent des problématiques obligées, à forte résonance morale. Cf. par exemple, J.-F. BOURG, *L'argent fou du sport*, Paris, La Table Ronde, 1994, ou "Sport business", *L'Expansion*, n° 506, 24 juillet 1995.

² F. Papa est chercheuse à l'Université Stendhal de Grenoble 3. Je la remercie de nous avoir fait connaître son travail à partir de textes de travail, pas encore publiés.

³ P. CHAMPAGNE, D. MARCHETTI, "L'information médicale sous contrainte. A propos du "scandale du sang contaminé", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101/102, 1994, p. 40-62.

effets sur la perception d'une compétition sportive dont on sait systématiquement les résultats, et que l'on aperçoit par bribes, sans que l'on ne connaisse les principes de sélection des séquences retenues. On pourrait encore mettre à profit les observations ethnologiques que Christian Bromberger a menées *in situ* auprès des supporters de football pour mieux faire ressortir le point de vue déréalisant que la télévision adopte à travers le choix techniques des mouvements de caméra¹. La force des passions qui peuvent se déchaîner dans un stade vient précisément de ce que cet espace, physiquement clos, ne l'est pas symboliquement. Pas plus que l'espace, le temps du match ne peut être autonomisé dans la mesure où les spectateurs y importent du monde social ordinaire leurs valeurs, leurs visions du monde, leurs fantasmes et qu'en retour, ils enrichiront de leur expérience du stade la vie banale qui les sépare de la prochaine rencontre. A cela, on peut opposer les formes d'une retransmission télévisée qui autonomisent la compétition sportive et la "désocialise" en évacuant les spectateurs de l'image, en prenant des angles de vue qu'aucun spectateur ne peut adopter et en suspendant la contrainte du temps qui est au fondement même de la tension sportive, en donnant toujours la possibilité irréaliste de "revenir sur l'action", pour mieux la voir et la revoir. Autant de conditions pratiques qui changent la signification du drame sportif, privé d'une partie importante de ses acteurs que sont les spectateurs dont la présence est réduite à l'état d'entité mystique².

Ce changement de terrain entraîne un déplacement de sens des mots qui sont utilisés pour décrire la pratique de compétition. Prononcés par des journalistes, les commentaires sportifs trouvent leurs principes dans la structure de l'espace professionnel de la production médiatique, de sorte qu'ils en viennent à prendre une certaine autonomie par rapport à l'événement lui-même. A propos d'une retransmission d'une épreuve d'athlétisme lors des J.O. de

¹ C. BROMBERGER, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

² M. Gheude a raison de dire que pour le téléspectateur, la foule est "invisible" tout en ayant une présence "idéelle" (je sais qu'elle existe). Mais c'est bien parce que la différence avec la foule du stade est réelle que les propriétés sociales de ceux qui vont au stade et de ceux qui se contentent de l'idée de la présence de la foule, sont si distinctives. Cf. Ph. MARION, "Le récit médiatique comme modèle d'interprétation. Le sport entre récits et médias", *La quatrième mi-temps. Contributions à une analyse des relations "sports, médias, société"*, Louvain-la-Neuve, Observatoire du Récit Médiatique, 1995, p. 31.

Barcelone, Claude Tesson constate un décalage de cette nature entre le récit des journalistes et le déroulement réel de la compétition:

Il est vrai que le sport télévisé est condamné au scénario. On l'a vu à Barcelone, au saut en longueur, entre Lewis et Powell. Même si les commentateurs voient bien que le duel n'a pas lieu, ils sont bien obligés de nous vendre ce scénario jusqu'au bout, puisqu'ils n'avaient rien d'autre et parce que c'est la télévision qui nous l'avait prévenu¹.

Il en irait de même de l'usage fort peu contrôlé du mot "passion" ("sport-passion"), –accompagné généralement d'un registre de voix et d'un débit imitant précisément la passion–, qui trouve son véritable référent moins dans l'action sportive relatée que dans la position dominée des journalistes sportifs, convertissant leur absence de distance à ce qu'ils font en impression d'investissement total de leur personne dans la cause du sport qu'ils pensent ainsi servir au mieux.

Le champ infini des réappropriations du spectacle sportif

Paradoxalement, la décontextualisation sociale de la pratique sportive qu'opère le spectacle télévisé est au principe de son efficacité et, pourrait-on dire, de son succès. La méconnaissance des conditions de travail et de mise en compétition des athlètes ouvre un large spectre de réappropriations possibles que tout individu peut faire, sur la base de son expérience, de son capital social, culturel et sportif. Tout en gardant une réalité, l'émotion sportive n'a plus de contenu précis tant elle recouvre de situations hétérogènes. Qu'y a-t-il de commun entre l'ex-champion d'athlétisme qui revit, "à la télé", ses exploits d'autrefois en étant capable de déceler le moindre détail technique, celui ou celle qui trouve "beau" le spectacle des pirouettes des gymnastes et le troisième qui regarde simplement "parce qu'il y a un Français"! Comme toutes les grandes institutions transnationales, les instances sportives, et plus particulièrement les instances olympiques relayées par toutes les télévisions du monde, ont ce "pouvoir magique" d'imposer la croyance dans le caractère universel du sport tout en organisant sa diffusion d'une manière qui respecte tous les nationalismes, voire les moindre particularismes. Mais, contrairement

¹ Cité par F. Papa, texte de travail, tiré des *Cahiers du Cinéma*, septembre 1992.

à ce que cette croyance invite à penser, l'universalisme du sport n'est pas un donné faisant l'objet d'"une passion planétaire" qui échapperait à toute objectivation¹. Cette croyance doit être elle-même interrogée et rapportée à l'action des grands rituels que sont les J.O. ou les championnats du monde, dont l'action ne dépasserait pas les limites étroites de quelques aires culturelles, s'ils n'étaient relayés par les moyens extraordinaires des grandes entreprises de production et de diffusion d'images dans le monde.

¹ J'emprunte l'expression de "passion planétaire" à un ouvrage collectif consacré au football, cf. L'Amour Foot, *Autrement*, n° 80, 1986. Dans l'éditorial, Jérôme Bureau place d'entrée de jeu le succès mondial du football sur le compte paradoxal d'une "intelligibilité" immédiate et naturelle, dont personne n'aurait "élucider le mystère": "Toutes les explications qu'elles soient technicistes, naturalistes ou ethnologiques, sont fausses. Fausses parce que incomplètes. Fausses parce que réductrices. Fausses parce que réalistes" (p. 8).